

essai

Fernando Ortiz

# Controverse cubaine entre le tabac et le sucre

Traduit de l'espagnol par Jacques-François Bonaldi



MÉMOIRE  
D'ENCRIER





# CONTROVERSE CUBAINE ENTRE LE TABAC ET LE SUCRE

LEURS CONTRASTES AGRAIRES, ÉCONOMIQUES,  
HISTORIQUES ET SOCIAUX,  
LEUR ETHNOGRAPHIE ET LEUR TRANSCULTURATION

Fernando Ortiz

Traduit de l'espagnol par Jacques-François Bonaldi

Coordonné par Jérôme Poinso

COLLECTION ESSAI

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 

**Dans la même collection :**

*Transpoétique. Éloge du nomadisme*, Hédi Bouraoui

*Archipels littéraires*, Paola Ghinelli

*L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone*, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

*Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays*, Léon-François Hoffman

*Théâtre et Vodou : pour un théâtre populaire*, Franck Fouché

*Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones*, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

*La carte. Point de vue sur le monde*, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

*Ainsi parla l'Oncle* suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

*Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien*, Jean Morisset

*Aimé Césaire. Une saison en Haïti*, Lilian Pestre de Almeida

*Afrique. Paroles d'écrivains*, Éloïse Brezault

*Littératures autochtones*, Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.)

*Refonder Haïti*, Pierre Buteau, Rodney Saint-Éloi et Lyonel Trouillot (dir.)

*Entre savoir et démocratie. Les luttes de l'Union nationale des étudiants haïtiens (UNEH) sous le gouvernement de François Duvalier*, Leslie Péan (dir.)

*Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone*, Françoise Naudillon et Jean Ouédraogo (dir.)

*Haïti délibérée*, Jean Morisset

## PROLOGUE

*Fernando Ortiz a réalisé une œuvre monumentale, très utile à tous ceux qui se spécialisent dans les études afro-américaines.*

Alfred Métraux

*Fernando Ortiz a consacré la meilleure partie de son œuvre à montrer l'apport constructif du nègre à la civilisation de Cuba; mieux encore, à prouver que dans son pays, il n'y a pas deux civilisations qui coexisteraient, séparées, l'une apportée par les conquérants de la péninsule Ibérique et l'autre par les esclaves des multiples régions d'Afrique, mais elles se sont voluptueusement mélangées pour créer une culture originale et unique au monde: la culture cubaine.*

Roger Bastide

Entrer dans un ouvrage et dans l'œuvre de celui qu'on appelle à Cuba *don Fernando* – titre honorifique suprême qui se substitue largement à tous les diplômes universitaires et académiques – c'est pénétrer dans une sorte de jungle à peu près aussi dense et inextricable que la forêt vierge amazonienne. Et aussi fouillis, oserais-je dire. Pour poursuivre la métaphore sylvicole, l'auteur fait feu de tout bois. Rançon ou revers de l'érudition ?

Le traduire constitue donc une espèce de gageure. D'autant que la leçon existante pêche en maints endroits. L'histoire de l'ouvrage est bien particulière. Fernando Ortiz publia son *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* en 1940, précédé du prologue du fameux anthropologue Bronislaw Malinowski. La seconde édition parut... vingt-trois ans plus tard, en 1963, mais ce n'était

déjà plus le même livre: Ortiz y avait ajouté plus de deux cents pages, et l'Université centrale de Las Villas, l'éditeur, le présenta comme édition « définitive », qui eut d'autres tirages à Cuba au fil des années. À l'étranger, les deux dernières éditions « révisées » sont celles de María Fernanda Ortiz Herrera, la fille de l'auteur (1999) et d'Enrico Mario Santí (Cátedra, 2002).

Quand Jérôme Poinot, le coordonnateur de ce projet, m'envoya la dernière version précitée, j'avais déjà commencé à traduire *Controverse* dans son édition de Las Villas, la seule travaillée directement par Ortiz ou sous sa direction, même s'il était déjà très diminué par la vieillesse et la maladie qui l'emporteraient quelque six ans plus tard à quatre-vingt-huit ans. J'ai alors remisé mon édition de 1963, ravi de pouvoir travailler à partir d'une leçon qui avait reçu l'aval de la fille de l'auteur et que Santí, professeur universitaire aux USA, présentait en quelque sorte comme encore plus « définitive ». Ma satisfaction dura peu, et devant l'accumulation de leçons fautives, de coquilles d'imprimerie, voire d'explications erronées (dont on trouvera des échos dans mes notes lorsqu'elles passaient ma patience), j'ai dû finalement en revenir à l'édition de 1963. C'est donc celle-ci que le lecteur francophone trouvera ici.

Un ouvrage d'une conception tout à fait *sui generis*: il est constitué d'un chapitre principal d'une centaine de pages, le cœur, pour ainsi dire, ou le soleil, entouré, sous forme de vingt-cinq « chapitres complémentaires », de veines et vaisseaux qui l'alimentent ou de planètes tournant dans son orbite, et dont certains peuvent largement le dépasser en longueur (le 8, sur les usages du tabac chez les Indo-Antillais, ou le 9, sur la transculturation du tabac).

À mesure que je traduais, je me suis rendu compte qu'il fallait aider le lecteur à cheminer dans l'ouvrage, non parce que je doutais de son intelligence (il doit l'être *a priori* pour s'aventurer chez Ortiz), mais pour faciliter la lecture: j'ai donc fait passer toutes les indications bibliographiques, présentées entre parenthèses dans le corps même des paragraphes – d'où une lecture constamment entrecoupée, « hachée menue » qui finit par être gênante, voire, à la limite, rebutante – en notes de bas de page; je me suis efforcé de compléter dûment lesdits renvois bibliographiques

qui laissent parfois à désirer, et de restaurer, par exemple, des *op. cit.* ne renvoyant à rien (le cas de figure, en l'occurrence, étant KARSTEN, qui apparaît cinq fois de cette façon, sans même un prénom!); et de rectifier les coquilles d'imprimerie qui sautaient aux yeux; j'ai tâché dans toute la mesure du possible de retrouver les citations dans leur langue originale, à commencer par le français; enfin, et surtout, j'ai jugé bon de rajouter un appareil de notes assez copieux qui doit permettre au lecteur de ne pas trop perdre pied dans cet océan où il s'est engagé, vraisemblablement pour lui aussi inconnu que celui où s'aventura le Grand Amiral. Bien entendu, je ne prétends pas, tant s'en faut, avoir éclairci tous les doutes que peut avoir le lecteur: il y faudrait une équipe d'érudits, et le temps m'était compté, mais j'ose espérer que mes (parfois longues) recherches lui permettront de mieux braver la tempête. Je peux affirmer en tout cas, en connaissance de cause, que cette première traduction en français d'un ouvrage de Fernando Ortiz n'a pas d'équivalent, même en espagnol. Il est d'ailleurs étonnant, voire proprement scandaleux qu'un tel monument ait dû attendre quarante-huit ans pour connaître sa première version française et que l'œuvre de Fernand Ortiz reste encore interdite aux lecteurs francophones!

Traducteur, je ne prétends pas analyser *Controverse*. Le lecteur constatera vite qu'il s'agit d'un ouvrage de pionnier, comme Ortiz l'a été à Cuba dans bien d'autres domaines, et que rien à ce jour n'y ressemble. Indépendamment du concept de «transculturation» qu'il y apporte ici sur les fronts baptismaux face à celui d'acculturation (dont Roger Bastide nous dit dans son article de l'*Encyclopaedia Universalis*, qu'il a fini par s'imposer), il est le premier à analyser l'évolution historique différente du tabac et de la canne à sucre à Cuba en fonction des forces sociales qui y étaient en jeu (paysans libres pour le premier; main-d'œuvre servile pour la seconde) et à en tirer toutes les conséquences, non seulement vis-à-vis du passé, mais aussi et surtout par rapport au pays semi-colonial et sous domination étasunienne qui est le sien. Le tout accompagné d'une plongée dans l'histoire du tabac au sein des sociétés européennes, riche en anecdotes et en détails savoureux, de digressions sur la façon dont on fumait le tabac dans les Antilles, puis dont la plante s'est «transculturisée» en arrivant

en Europe, sur le départ de la traite négrière en Amérique et l'action de Bartolomé de Las Casas, et sur bien d'autres points qui ne peuvent que susciter l'intérêt du lecteur curieux. Bref, Ortiz met au service de son ouvrage l'immense bagage encyclopédique qu'il a amassé au fil des années avec une patience de bénédictin.

Car, en 1940, Fernando Ortiz, qui a alors cinquante-neuf ans, est loin d'être un débutant. Passionné en début de carrière (suite à ses études de droit) pour la criminologie, c'est sous ce biais qu'il aborde la culture des Noirs, concevant un vaste projet d'analyse de la pègre (*hampa*) afro-cubaine: *Hampa afrocubana. Los Negros Brujos* (1906); *Hampa afro-cubana. Los Negros esclavos* (1916, qui reprend, fusionne et élargit la première partie du précédent; 2<sup>e</sup> ed. 1975; *Los Negros curros* (1909, inédit; version posthume, 1986), mais il s'écarte graduellement de cette approche de *pathologie sociale* et d'*ethnologie criminelle* où marginalité s'associe quasiment à esclavage, peu compatible avec une vision historique et sociologique de la société cubaine. Cette évolution est associée à son *entrée en politique*, en tant que député du Parti libéral (1917) et à sa prise de conscience *nationaliste* dans un pays soumis à la mainmise des États-Unis, comme en témoignage son article-manifeste: «La crise politique cubaine. Ses causes et ses remèdes», de février 1919. Finalement, déçu par la *politique* des classes dirigeantes, il prend conscience de la présence des masses et de leur jeu dans l'histoire: «Quand on fait une étude détaillée de la philosophie de l'histoire, on aboutit à la conclusion précise que les grandes et capitales manifestations progressistes de l'Univers sont filles de l'idée du génie quand elles germent dans les masses.» Nous sommes loin, on le voit, de ses premières approches sur la marginalité.

Il voue alors son talent et son énorme capacité de travail, à partir de 1925-1930, à celui de promoteur de la culture au plein sens du mot, mais il part aussi défricher d'autres terres: *Historia de la arqueología indocubana* (1922); la contribution des Noirs à la culture cubaine: *La Africanía de la música folklórica cubana* (1950; 2<sup>e</sup> ed. révisée, 1965); *Los bailes y el teatro de los negros en el folklore de Cuba* (1951; 2<sup>e</sup> éd. 1981); *Los instrumentos de la música afrocubana* (1952, 5 volumes); la linguistique: *Glosario de afronegrismos*, 1924, révisé en 1962; 2<sup>e</sup> éd. 1990); *Un Catauro de cubanismos*

(1923; révisé en 1963 et publié en 1974 à titre posthume comme *Nuevo Catauro de cubanismos*; l'essai scientifique à vocation humaniste: *El Engaño de las razas* (1946; 2<sup>e</sup> ed. 1975); l'analyse historique: *Historia de una pelea cubana contra los demonios* (1959; 2<sup>e</sup> éd. 1971) qui constitue sa dernière grande œuvre.

Il fut aussi fondateur de revues essentielles dans l'histoire de la culture cubaine, président de sociétés savantes, professeur universitaire, et président, en 1945, de l'Institut cubano-soviétique des relations culturelles, n'en déplaise à certains gens anxieux de le revendiquer comme «apolitique»... Bref, *don Fernando* est une figure absolument incontournable dans l'histoire des idées et de la culture à Cuba du XX<sup>e</sup> siècle.

Ceci dit, que le lecteur sache d'avance que Fernando Ortiz rédige et compose des ouvrages qui ne doivent qu'à lui (je me dis qu'il aurait été recalé en France, au Canada ou dans n'importe quelle université «occidentale» s'il avait présenté, par exemple, une thèse de doctorat aussi «brouillonne» dans sa composition que sa *Controverse...*!), qu'il s'engage sans trop d'atermoiements dans ce qui n'est pas des allées versaillaises tracées au cordeau ou des layons sous futaie parfaitement dégagés, mais bel et bien des jardins alambiqués où les plants poussent et partent dans tous les sens au gré de leur fantaisie (les théoriciens ont d'ailleurs élaboré à ce sujet toute une théorie du baroque antillais et latino-américain): je peux toutefois garantir qu'en suivant les traces de celui qu'on appelle à Cuba le «troisième découvreur», après Christophe Colomb et Alexandre de Humboldt, il n'arpentera pas des sentiers battus. Il ira au contraire de découverte en découverte et cheminera dans un univers encore vierge. Et c'est si rare!

Jacques-François BONALDI  
La Havane, le 16 septembre 2011



## INTRODUCTION

J'ai connu et aimé Cuba très tôt à partir d'un séjour prolongé aux Canaries. Pour les Canariens, Cuba était « la terre promise » où ils allaient gagner de l'argent soit pour rentrer ensuite chez eux, sur leur terre natale sur les flancs du pic Teide ou autour de la Grande Chaudière, soit pour s'ancrer définitivement dans l'île et ne plus revenir dans leur patrie que pour les congés, fredonnant des chansons cubaines, se dandinant avec leurs manières et leurs coutumes créoles et racontant des merveilles de la terre splendide où règne le palmier royal, où les plantations de canne qui donnent le sucre et les plantations qui produisent le tabac étirent leur vert à l'infini. Après être entré ainsi en contact avec Cuba dès ma prime jeunesse, j'ai également été lié à ce pays, au fil des années, par ma connaissance du nom de Fernando Ortiz et de son œuvre sociologique. Ses recherches sur les influences africaines à Cuba, ses études des aspects économiques, sociaux et culturels qu'offrent les influences réciproques entre les Africains et les Latino-Américains m'ont toujours impressionné par leur exemplarité.

Aussi, quand j'ai finalement fait la connaissance de Fernando Ortiz durant ma première visite à La Havane, en novembre 1939, ce fut pour moi l'occasion de joindre l'utile à l'agréable que d'abuser de son temps et de sa patience bien au-delà de ce que permet une rencontre fortuite. Comme il fallait s'y attendre, nous avons fréquemment discuté de ces très intéressants phénomènes sociaux que sont les changements de culture et les interactions entre les civilisations. Ortiz m'a alors informé qu'il allait introduire dans son

prochain livre un nouveau terme technique, TRANSCULTURATION, pour remplacer plusieurs expressions courantes telles que « changement culturel », « acculturation », « diffusion », « migration ou osmose de culture », et d'autres analogues qu'il jugeait imparfaites du point de vue de la signification. J'ai accueilli avec enthousiasme ce néologisme dès le premier moment. Et j'ai promis à son inventeur de m'approprier cette nouvelle expression tout en lui en reconnaissant la paternité, afin de l'employer constamment et loyalement chaque fois que j'en aurais l'occasion. Ortiz m'a alors invité aimablement à écrire quelques mots au sujet de ma « conversion » terminologique, et telle est la raison des paragraphes suivants.

Rien n'est peut-être plus trompeur dans les travaux scientifiques que le problème de la terminologie, du *mot juste*<sup>1</sup>, pour chaque concept, que celui de trouver une expression qui, s'ajustant aux faits, soit donc un instrument utile à la pensée et non un obstacle à la compréhension. S'il est clair que se disputer pour de simples mots signifie perdre son temps, il est toutefois beaucoup moins évident que le diabolin des obsessions étymologiques joue fréquemment de mauvais tours à notre style, autrement dit à nos pensées, quand nous adoptons un terme qui contiendrait dans ses composants ou dans sa signification fondamentale des suggestions sémantiques fausses ou déviantes dont nous ne parvenons pas à nous délivrer, pervertissant ainsi le sens véritable d'un concept donné qui, par intérêt scientifique, devrait toujours être, précis et sans équivoque.

Analysons par exemple le terme *acculturation*, qui a commencé à se répandre, il n'y a pas si longtemps, et qui menace de s'emparer de ce domaine, particulièrement dans les écrits sociologiques et anthropologiques des auteurs étasuniens<sup>2</sup>. Outre sa phonétique ingrate (il démarre comme un hoquet et termine en rot), le mot *acculturation* contient tout un ensemble d'implications terminologiques inopportunes. C'est un terme ethnocentrique doté d'une signification morale. L'immigrant doit « s'acculturer » (*to acculturate*); de même que doivent le faire les indigènes, les païens et les infidèles, les barbares ou les sauvages, qui jouissent de l'« avantage »

---

1 En français dans le texte. Sauf indication du contraire, toutes les notes sont du traducteur.

2 Cf. Melville J. Herskovits, *Acculturation. The Study of Culture Contact*, New York, 1938, J. Augustin Publisher.

d'être soumis à notre Grande Culture occidentale. Le terme *acculturation* implique, par la préposition *ad-* qui l'ouvre, le concept d'un *terminus ad quem*, d'une finalité. L'individu « inculte » doit recevoir les bienfaits de « notre culture » ; c'est « lui » qui doit changer pour devenir « l'un des nôtres. »

Il ne faut pas trop faire d'effort pour comprendre qu'en recourant au terme *acculturation*, nous introduisons implicitement un ensemble de concepts moraux, normatifs et d'évaluation qui viennent vicier depuis son origine la compréhension réelle du phénomène. Cependant, l'essence même du processus que l'on veut exprimer n'est pas une adaptation passive à un *standard* de culture fixe et défini. Sans doute, n'importe quelle vague d'immigrants européens en Amérique expérimente des changements dans sa culture originaire, elle provoque aussi un changement dans la matrice de sa culture d'accueil. Les Allemands, les Italiens, les Polonais, les Irlandais, les Espagnols apportent toujours aux peuples américains, quand ils émigrent, quelque chose de leur propre culture, de leur alimentation, de leurs mélodies populaires, de leur génie musical, de leurs langages, de leurs coutumes, de leurs superstitions, de leurs idées et de leurs tempéraments caractéristiques. Tout changement de culture ou, comme nous le dirons dorénavant, toute *TRANSCULTURATION* est un processus dans lequel on donne toujours quelque chose en échange de ce que l'on reçoit ; c'est, comme le dit l'expression, du « donnant, donnant ». C'est un processus dans lequel les deux parties de l'équation sont modifiées. Un processus duquel émerge une nouvelle réalité, composite et complexe ; une réalité qui n'est pas un amalgame mécanique de caractères, ni même une mosaïque, plutôt un phénomène nouveau, original et indépendant. Pour décrire un tel processus, le terme aux racines latines *TRANSCULTURATION* met bien en perspective un vocable qui ne contient pas la nécessité pour une culture donnée de tendre vers une autre, mais bien une transition entre deux cultures, toutes les deux actives, toutes les deux contribuant par autant d'apports, et toutes deux coopérant à l'avènement d'une nouvelle réalité de civilisation.



Qu'on lise l'excellente analyse faite par Ortiz (chapitre complémentaire II). Il signale clairement et d'une manière convaincante comment même les premiers pionniers ibériques de Cuba, ceux qui arrivèrent peu après la découverte de Christophe Colomb, ne transplantèrent pas telle quelle leur culture espagnole dans cette île antillaise, d'un bloc, complète et intacte. Ortiz montre comment la nouvelle sélection de ces colons, selon leur motivation et leurs objectifs, les modifiait déjà dans l'acte même de leur émigration vers le Nouveau Monde. La constitution de la nouvelle société était déterminée dès l'origine par le fait que tous les colons passaient par le crible de leurs propres aspirations, des différentes raisons qui les arrachaient à leur patrie, les conduisant à un autre monde où ils allaient vivre. Certaines personnes, tels les *Pilgrim Fathers* de l'Amérique anglo-saxonne, non seulement aspiraient à une autre terre afin d'y raviver la paix de leurs foyers, mais avaient aussi de profondes raisons pour abandonner leurs patries.

Il serait aussi absurde de prétendre que les Espagnols arrivés à Cuba sont devenus «acculturés», ou bien assimilés, aux cultures indiennes, comme il le serait de soutenir qu'ils ne reçurent pas d'elles des influences tout à fait évidentes et positives. Il suffira de lire la présente épopée du tabac et du sucre pour comprendre comment les Espagnols ont acquis des Indiens un de ces composants élémentaires de la nouvelle civilisation qu'ils allaient développer à Cuba durant les quatre siècles de leur domination, et comment ils ont importé à leur tour le second de ces deux éléments dans cette île d'Amérique depuis l'autre rivage de l'Océan. Il y eut un échange de facteurs importants : une TRANSCULTURATION dont les forces déterminantes principales furent aussi bien le nouvel habitat que les vieilles caractéristiques des deux cultures, ainsi que le jeu des facteurs économiques particuliers au Nouveau Monde comme une nouvelle réorganisation sociale du travail, du capital et de l'entreprise.

Continuez de lire l'exposé d'Ortiz et vous verrez comment les vagues des cultures méditerranéennes (génoise, florentine, juive et levantine) ont toutes apporté quelque chose de particulier au donnant-donnant de la TRANSCULTURATION. Et également

comment les Noirs sont aussi arrivés à Cuba, d'abord de la même Espagne qui, avant la découverte des Indes occidentales, comptait de grandes masses de Noirs africains, et ensuite directement de plusieurs peuples d'Afrique. Et ainsi, de siècle en siècle, des arrivées successives d'immigrants, des Français, des Portugais, des Anglo-Saxons, des Chinois... jusqu'à l'arrivée toute récente d'Espagnols après la dernière guerre civile ainsi que d'Allemands qui s'y étaient réfugiés pour fuir l'hitlérisme. L'auteur de ce livre nous indique comment nous devons étudier dans tous ces cas les deux bouts du contact et considérer ce phénomène intégral comme une *transculturation*, c'est-à-dire comme un processus dans lequel chaque nouvel élément se fond, adoptant des modes de vie déjà établis, tout en y introduisant des exotismes propres et en générant de nouveaux ferments.

Je veux renouveler mon accord le plus absolu avec Fernando Ortiz en citant ici, avec la permission des lecteurs, quelque chose que j'ai publié précédemment. J'ai insisté à plusieurs reprises en affirmant que le contact, le choc et la transformation des cultures ne peuvent être conçus comme la complète acceptation d'une culture donnée par des groupes humains «acculturés». Écrivant au sujet des contacts entre les Européens et les Africains sur le continent noir, j'ai essayé de montrer comment les deux races «se soutiennent par des éléments empruntés aussi bien à l'Europe qu'à l'Afrique... aux deux patrimoines culturels. Ce faisant, les deux races transforment les éléments qu'elles reçoivent en prêt et les incorporent à une réalité culturelle entièrement neuve et indépendante<sup>3</sup>.»

J'ai également suggéré ensuite que le résultat des échanges de culture ne peut être considéré comme un mélange mécanique d'éléments empruntés :

Les phénomènes d'échanges de cultures sont des réalités culturelles tout à fait nouvelles qui doivent être étudiées en tant que telles. De plus, les phénomènes typiques des échanges culturels (les écoles et les mines, les temples noirs et les tribunaux indigènes, les magasins d'articles d'épicerie et de bazar et les plantations agraires) expérimentent tous les contingences des deux cultures dont les influences les dépassent comme si elles

---

3 In *Methods of Study of Culture Contact en Africa*, memorandum XV, International Institute of African Languages and Cultures, 1938, p. XVII. (Note de Malinowski.)

s'étendaient d'un côté et de l'autre tout au long de leur formation et de leur développement. Il est vrai que ces phénomènes sociaux typiques dépendent des intérêts, des intentions et de l'impact de la culture occidentale, mais ils se déterminent également par la réalité culturelle des réserves africaines. C'est pourquoi nous observons, une fois de plus, qu'il faut distinguer au moins trois phases dans cette interaction constante entre les cultures européennes et africaines. On ne saurait affirmer ni anticiper les processus d'échanges qui en résultent, pour aussi soigneux que puisse être l'examen des ingrédients des deux cultures génitrices. Même si nous connaissions tous les « ingrédients » qui sont appelés à contribuer à la formation d'une école ou d'une mine, d'une Église de Noirs ou d'un tribunal d'indigènes, nous ne pourrions pas prévoir ni prédire quel devrait être le développement de la nouvelle institution, car les forces qui la créent et les facteurs qui en déterminent le cours et l'évolution ne sont pas « prêtés », mais naissent des entrailles mêmes de cette institution<sup>4</sup>.

Ces citations prouvent donc bien clairement que ma façon de penser coïncide tout à fait avec l'analyse faite par Fernando Ortiz dans le présent volume. Inutile de dire que j'en suis fier.



Je crois avoir répondu par là au souhait exprimé par Ortiz. Maintenant, il serait aussi impertinent que superflu de ma part de faire des commentaires sur la valeur et les mérites de l'ouvrage qu'on va lire. Sous les dehors d'un brillant essayiste, d'un jeu de termes fascinant et d'un exposé ingénieux de contrastes et de ressemblances dans cette CONTROVERSE, tout lecteur intelligent se rendra compte de tout ce que les pages de cet ouvrage contiennent de solide travail scientifique, d'analyse sociale pénétrante. Avec un langage clair et vif, avec une documentation aussi consciencieuse que dépourvue de pédanterie, Ortiz nous donne une définition de départ de ce qu'il veut dire par « controverse » entre le sucre et le tabac. Puis il s'occupe de traduire ses phrases brillantes en données concrètes et descriptives. Et là, nous voyons comment les conditions écologiques de

---

<sup>4</sup> *Id.*, p. XXV.

Cuba font de cette île la terre idéale pour le sucre et le tabac. En vérité, ce dernier point n'exige pas en fait de documents ni d'arguments particuliers: les mots Cuba et Havane sont des synonymes de gloires, de vertus et de vices du fumeur. Nous savons tous que le luxe, la gourmandise, l'esthétique et le snobisme du cigare sont assurément associés à ces trois syllabes: Havane.

L'auteur nous offre ensuite un bref résumé de la chimie, de la physique, de la technique et de l'art dans la production de ces deux produits commerciaux. En vrai «fonctionnaliste», bien conscient du fait qu'il faut tenir compte de l'esthétique et des impressions sensorielles au même titre que l'habitat et la technologie, étudie tour à tour les croyances, les superstitions et les valeurs culturelles qui entourent aussi bien les substances que les actions de fumer et de sucrer. Avec une veine toute voltairienne, l'auteur se consacre à la pseudo malignité et le prétendu satanisme qui accompagnent l'herbe diabolique. La qualité hiératique et mystique du tabac est un point sur lequel ce livre sera d'une valeur particulière pour l'anthropologue.

Abordant une fois de plus ce qui se passe avec ces deux produits végétaux bien connus, l'auteur renvoie à la différence entre l'artisanat par lequel le tabac doit être traité lors des étapes de culture, de récolte, de sélection et de manufacture, et la rudesse agraire, industrielle, mécanique et mercantile qui est propre au sucre. Nous nous approchons davantage du sol cubain, nous faisons connaissance aussi bien des planteurs et des travailleurs du tabac que des esclaves et journaliers qui travaillent dans les cannaies et les moulins à sucre. Ces panoramas intimes des paysages cubains où naissent ces produits éveilleront un vif intérêt personnel chez tous les amateurs de bon tabac et chez ceux qui ont adouci leur vie avec du sucre de Cuba. On découvrira beaucoup d'enchantement dans le récit et l'analyse de ces passages qui décrivent la culture du tabac, ses techniques de culture, de coupe, ses soins et sa préparation finale, ainsi que d'importantes informations qui intriqueront les professionnels de l'anthropologie et de l'économie, et fascineront le lecteur profane.

Fernando Ortiz appartient à cette école ou tendance de la science sociale moderne qu'on appelle aujourd'hui le «fonctionnalisme».

Tout en se rendant compte aussi clairement que quiconque que les problèmes économiques et écologiques du travail et de la technique sont fondamentaux dans les industries dont il traite, il prend pleinement conscience de ce que la psychologie de fumer, l'esthétique, les croyances et les sentiments associés à chacun des produits finaux traités ici sont aussi des facteurs importants de leur consommation, de leur commerce et de leur élaboration. En lisant les paragraphes relatifs à l'art plein de finesse de la manufacture de tabac, à la dévotion personnelle des planteurs et des fabricants pour les tâches constantes de sélection et de recherche visant à doter d'une beauté sensuelle l'objet matériel qui satisfera l'habitude, pour ainsi dire le vice, du fumeur passionné, j'évoquais la meilleure définition jamais donnée de la beauté : « La beauté n'est que la promesse du bonheur<sup>5</sup> » (Stendhal).

En bon fonctionnaliste, l'auteur de ce livre recourt à l'histoire quand elle est indispensable. Ses chapitres sur les différents types d'exploitation territoriale selon qu'il s'agit du sucre ou du tabac ; sur les différences dans les régimes de travail, selon qu'il s'agit d'artisans libres, d'esclaves ou de travailleurs embauchés ; et finalement, sur les diverses applications politiques de l'une ou de l'autre industrie, ces chapitres sont tous écrits aussi bien d'un point de vue historique que sur le plan fonctionnel. Plusieurs des faits historiques les plus fondamentaux ont été plus amplement illustrés de documents dans les importants chapitres complémentaires inclus dans la seconde partie du livre.

En ce qui concerne les aspects politiques inhérents à la thématique de cet ouvrage, Ortiz se garde de toute affirmation inopportune. J'espère cependant que, de ce point de vue, le livre sera traduit en anglais et lu par les étudiants, les hommes politiques et, bien entendu, par le grand public aux U.S.A.<sup>6</sup>. Fernando Ortiz, Cubain de naissance et de nationalité, se sent fier du rôle que sa patrie a joué dans l'histoire du sucre, pour la grande production

---

5 En français dans le texte. La citation est tirée de *De l'amour*, 1822, livre I, chapitre 17, intitulé « La beauté détrônée par l'amour », en note 1 : « La beauté n'est que la promesse du bonheur. Le bonheur d'un Grec était différent du bonheur d'un Français de 1822. Voyez les yeux de la Vénus de Médicis et comparez-les aux yeux de la Madeleine de Pordenone (chez M. de Sommariva) ».

6 Éditions en 1947 et 1992.

de ses sucreries, et dans celle du tabac, pour avoir produit dans ses plantations le meilleur tabac au monde. L'auteur nous rappelle que c'est un personnage aussi important que Christophe Colomb qui sortit le tabac de Cuba pour en faire don au monde et qui apporta le sucre à ces îles antillaises. Il explore ensuite la marche triomphale du tabac à travers toute l'étendue de globe terrestre et envisage la très profonde influence exercée par le sucre dans la civilisation de Cuba, surtout, peut-être, pour avoir motivé l'importation, depuis l'Afrique, de très nombreuses et continuelles cargaisons de travailleurs noirs réduits à l'esclavage. L'auteur signale aussi comment, à travers le tabac et le sucre, les destinées de Cuba ont été très étroitement entrelacées à la trame de ses relations avec les peuples étrangers.

Dans les deux aspects principaux de sa production économique, Cuba devient de plus en plus enchaînée aux États-Unis. Les événements qui bouleversent actuellement l'Europe renforcent cet entrelacement et le rendent encore plus exclusif. Nous pourrions répéter ici les réflexions que nous faisons plus haut, quand nous analysons le phénomène de la transculturation, si nous les transposons dans un domaine quelque peu différent. L'interdépendance est mutuelle. Cuba, tout comme le Mexique, est le plus proche de ces peuples latino-américains auxquels la « politique de bon voisinage » devrait être appliquée avec toute l'intelligence, la prévision et la générosité dont sont parfois capables, à l'occasion, les hommes d'État, voire les magnats de la finance des U.S.A.

Au cours des longues conversations que j'ai eues avec monsieur Ortiz, nous nous sommes demandé pourquoi il existait de grandes institutions nord-américaines d'enseignement et de recherche en Chine, en Syrie, près du Bosphore et sur les rivages du Pacifique, et non dans les pays d'Amérique latine. Si quelques-unes des grandes et richissimes fondations culturelles des États-Unis voulaient contribuer à la création de ces instituts de recherche économique et sociale dans ces pays, cela pourrait faire beaucoup et contribuer énormément à une meilleure compréhension mutuelle et à une plus grande coopération économique entre les différentes nations de cet hémisphère. À supposer que je voie clairement et justement ces problèmes, je pense que Cuba est à cet égard le point saillant de

l'Amérique latine, l'endroit le plus adéquat pour y constituer une *clearing house*<sup>7</sup> d'informations, d'idées, d'influences et de mouvements culturels qui seraient l'expression d'une bonne volonté et d'une véritable compréhension mutuelle.

Le présent ouvrage est un chef-d'œuvre de recherche historique et sociologique, aussi magistralement condensée et documentée que débarrassée de toute érudition pédante et stérile. Certainement que plusieurs de ses sections, voire de nombreux paragraphes, pourraient être assurément utilisées comme feuilles de route pour entreprendre des travaux de recherche dans le domaine de l'ethnographie. Ceux qui travaillent à ces instituts de recherche économique et sociale dont Fernando Ortiz a proposé récemment la création au huitième congrès scientifique américain de Washington (mai 1940) et que celui-ci a décidé de recommander, à l'unanimité, et en particulier l'institut national qui lui correspond, à Cuba, ceux-là pourraient très bien débiter leurs activités par des questions aussi profondément complexes et significatives que celles du sucre et du tabac dans l'économie, l'ethnographie, la sociologie, le présent et l'avenir du peuple cubain. Le présent ouvrage est idéal comme plan permettant de développer de telles recherches. Avec ces travaux scientifiques de recherche et d'analyse des réalités objectives sous lesquelles se manifestent les complexes phénomènes sociaux des peuples, l'intelligence entre les Amériques devrait s'améliorer, et la sympathie des Nord-Américains devenir plus féconde envers Cuba qui est la plus importante et la plus proche de leurs bons voisins insulaires d'Amérique latine. Il est évident qu'ici, comme dans toute phase ou tout phénomène de transculturation, les influences et la compréhension devraient être réciproques, au même titre que les bénéfices.

Bronislaw MALINOWSKI  
Université Yale, juillet 1940.

---

7 *Clearing house*: Bureau ou centre d'échanges (d'informations, par exemple).

## CONTROVERSE CUBAINE

### ENTRE LE TABAC ET LE SUCRE

Voilà bien des siècles, un fameux archiprêtre de bonne humeur, poète espagnol du Moyen Âge, donna une personnalité au Carnaval et au Carême et les fit parler en de bons vers, mettant avec sagacité dans les arguments et les réfutations de leur débat et dans les épisodes du tournoi satirique leurs différences éthiques ainsi que les maux et les bienfaits que l'un et l'autre causaient aux mortels. C'est dans ce dialogue allégorique que le clerc Juan Ruiz écrit la *Pelea que tuvo Don Carnal con Doña Quaresma*, dans un *Libro de Buen Humor* qui attacha un retentissement durable à son propre nom et à l'archiprêtre de Hita<sup>1</sup>, dont la seule renommée provient de celle

---

1 Le livre, dont la date de rédaction est incertaine (1330 ou 1343), compte plus de sept mille vers. Il semble avoir pour fil conducteur l'autobiographie fictive de l'auteur, qui déclare s'appeler Juan Ruiz (1285-1350) et se prétend archiprêtre de Hita, dans la province de Guadalajara. Cet ouvrage, composé avec soin malgré son désordre apparent, comprend des matériaux divers : de nombreux *exempla* (fables, contes, anecdotes) ; une adaptation de l'*Art d'aimer* d'Ovide (I<sup>er</sup> siècle) ; la reprise, sous forme narrative, du *Pamphilus de amore*, une comédie latine du XII<sup>e</sup> siècle, fort répandue dans toute l'Europe ; l'adaptation de divers autres textes en latin du Moyen Âge ; des satires ; des poésies lyriques, religieuses ou profanes. [...] Cependant, le temps liturgique s'avance. Dame Carême lance son défi au Carnaval : « À toi, goulu Carnage, qui n'est jamais repu/je te mande le Jeûne te défier en mon nom. » Et voici le combat épique des troupes carnées de l'un contre l'armée de légumes ou de poissons de l'autre. Carnage, vaincu, est contraint de faire pénitence, ce qui permet à l'archiprêtre de chanter les vertus de la confession. Pâques marque le retour triomphal de Carnage et de l'amour. [...] L'interprétation de ce monument de la littérature castillane au Moyen Âge a donné lieu à d'innombrables débats, que l'auteur malicieux semblait avoir prévus, en mettant ainsi en garde son lecteur : « Comprends d'abord le livre, n'en dis ni bien ni mal, car si tu comprends noir, le livre dira blanc » (*Encyclopædia*

que reçut ce chanteur génial de *serranillas*<sup>2</sup> amoureuses et de toutes sortes de strophes effrontées et incisives.

La fameuse controverse imaginée par ce grand poète pourrait bien nous servir de précédent littéraire pour personnifier maintenant Tabac le brun et l'opalescent Sucre pour les faire comparaître dans une fable où ils aborderaient leurs contradictions. Comme nous n'avons pas l'autorité requise d'un poète ou d'un clerc, pour tirer ces personnages de notre imagination et leur faire vivre des passions humaines et des prodiges merveilleux, nous dirons simplement, sans rimes et en prose pauvre, les contrastes surprenants que nous avons découverts entre les deux produits agricoles fondamentaux de l'histoire économique de Cuba.

Ces disputes ne sont pas religieuses ni morales, comme l'étaient celles que rima ce clerc génial entre les débauches pécheresses du Carnaval et les abstinences régénératrices du Carême. Le tabac et le sucre se contredisent sur le plan économique et sur le plan social, bien que les moralistes rigoureux s'en soient également légèrement inquiétés au long de leur histoire, regardant le Carnaval avec irascibilité et le Carême avec bienveillance. Le parallélisme d'opposition entre le tabac et le sucre est par ailleurs si curieux, à l'instar des personnages du dialogue conçu par l'archiprêtre, qu'il dépasse les perspectives purement sociales pour déboucher sur les horizons de la poésie, et peut-être un poète voudrait-il nous traduire en dizains populaires le *Combat de Don Tabac et de Dame sucre*. Enfin, ce genre dialogique qui hausse la dialectique dramatique de la vie au niveau de l'art a toujours été propre aux muses naïves du peuple, qu'il s'agisse de la poésie, de la musique, de la danse, de la chanson et du théâtre. Rappelons ses manifestations les plus florissantes à Cuba : les antiennes des liturgies, aussi bien de Blancs que de Noirs, la controverse érotique et dansante de la rumba<sup>3</sup>,

---

*Universalis* 2004). Il existe une traduction française : J. RUIZ, archiprêtre de Hita, *Livre de bon amour*, trad. M. Garcia, Paris, 1995, Stock.

2 *Serranilla*. Composition lyrique de thème paysan ou rustique, le plus souvent érotique, écrite généralement en mètres courts.

3 *Rumba*. « La rumba intègre de nombreux éléments qui proviennent incontestablement d'apports africains à notre culture, non plus désormais comme musique rituelle, mais comme musique profane issue des villes ou des alentours. C'est que la musique de distraction occupe un temps libre, et doit être partagée en collectivité. Plus que la danse ou le chant, c'est un type de fête créé en des circonstances sociales données par l'Africain et

les controverses versifiées de la *guajirada montuna*<sup>4</sup> et de la *carrería afro-cubaines*<sup>5</sup>.

Une romance perfectionnée à la façon d'antan ou bien des dizains vernaculaires à la mode paysanne ou encore celle des *curros* qui auraient pour personnages adverses le tabac et le sucre pourraient servir de bon enseignement populaire dans les écoles et les chorales, parce que, quand on étudie les phénomènes économiques et leurs répercussions sociales, peu de leçons devraient être plus éloquentes que celles que le sucre et le tabac offrent sur notre terre dans leurs oppositions notoires.

Le contraste entre le sucre et le tabac démarre dès que tous deux se joignent dans l'esprit des découvreurs de Cuba. Quand le pays fut conquis au début du XVI<sup>e</sup> siècle par les Castillans qui apportèrent au Nouveau Monde la civilisation européenne,

---

ses descendants, sans exclure la présence d'une population blanche qui la partagea avec eux, aux niveaux les plus bas de la société de classe coloniale) (Argeliers León, *Del canto y el tiempo*, La Havane, 1984, Editorial Letras Cubanas, p. 151-165).

4 *Guajirada montuna*. Ortiz se réfère ici aux controverses improvisées entre deux chanteurs de musique paysanne (*guajira*): « Les chanteurs ont une autre façon de se présenter, la *controverse*, une pratique très répandue dans laquelle des improvisateurs se distinguent des autres justement par leur habileté à intervenir dans ces tournois. La controverse la plus simple intervient quand deux chanteurs prennent chacun un thème à offrir, en arrivant à s'invectiver mutuellement. Les thèmes peuvent s'amplifier de manière à faire intervenir plus de deux improvisateurs. Il existe une autre façon d'intervenir dans une controverse : un chanteur chante la première section du dizain (le premier quatrain avec deux vers répétés), de sorte qu'il pose une rime au rival. Celui-ci doit conclure les six vers restants. Cela peut se faire aussi à la chaîne, de sorte que le dernier vers d'un chanteur soit le premier du dizain du rival dont il doit nier l'idée. Enfin, la controverse la plus difficile est celle qui se fait un vers après l'autre entre deux chanteurs. De cette manière, les chanteurs font de vraies prouesses d'ingéniosité dans leurs improvisations que le public récompense par ses applaudissements » (*id.*, p. 106-107).

5 *Carrería afrocubaine*. Ortiz se réfère ici à ceux qu'on appelait les *negros curros*: « Les *curros del Manglar* furent des Noirs et des mulâtres originaires de Séville et caractéristiques de La Havane, qui se distinguèrent par leur langage, leurs vêtements et leurs ornements (chemise, pantalon, chaussure, chapeau, foulard, pendentifs, bagues), leur démarche chaloupée et leur mauvaise vie, de crime et de bravache, toujours le couteau à la main... Au fil du temps, le Nègre *curro* se transforma en un fripon dissimulateur. Il perdit sa forfanterie professionnelle, et devint une figure populaire des distractions carnavalesques qui parcouraient les rues en groupes déguisés sous des costumes typiques et généralement pacifiques... » (F. Ortiz, *Los Negros curros*, La Havane, 1986, Editorial de Ciencias Sociales, p. 3, édition posthume; texte établi avec prologue et notes par Diana Iznaga, 322 p. Le point de départ de cet ouvrage remonte à 1909, Ortiz y ayant déjà travaillé de longues années, sans avoir pu le publier.)

ces envahisseurs furent fortement impressionnés par ces deux «herbes» géantes. La première, les marchands venus de l'autre côté de l'océan la comptaient déjà parmi les plus convoitées; l'autre, ils la considérèrent comme la trouvaille la plus surprenante de la Découverte et comme une périlleuse tentation des diables qui, par cette herbe inouïe, excitaient leurs sens comme un nouvel alcool, leur intelligence comme un nouveau mystère et leur volonté comme un nouveau péché.

C'est de la production agricole et industrielle de ces herbes prodigieuses qu'allaient naître les intérêts économiques que les commerçants étrangers enrouleraient et tresseraient pendant des siècles dans notre patrie pour en faire la trame de son histoire, les motifs de ses personnages, ainsi que les piliers et les chaînes de son peuple. Le tabac et le sucre sont les personnages les plus importants de l'histoire de Cuba.

Le sucre et le tabac sont des produits végétaux d'un même pays et d'un même climat; leur différence biologique est telle qu'elle provoque des différences économiques radicales par le sol qu'ils réclament, leurs techniques culturelles, leur conditionnement industriel et leur distribution commerciale. Ces différences surprenantes se reflètent dans l'histoire du peuple cubain depuis sa formation ethnique même jusqu'à sa composition sociale, ses péripéties politiques et ses relations internationales (cf. le chapitre complémentaire I).

Ce que notre histoire économique a de plus expressif, c'est de fait ce contraste multiforme et persistant entre les deux productions qui ont été et qui restent les plus caractéristiques de Cuba, hormis l'époque brève et transitoire du début du XVI<sup>e</sup> siècle, quand les conquistadores exploitaient l'or et que les champs de manioc et l'élevage permettaient de produire la cassave et le boucan dont s'approvisionnaient les expéditions que montaient les gouverneurs<sup>6</sup>. Ainsi donc, du dedans comme du dehors, étudier l'histoire de Cuba revient pour l'essentiel à étudier l'histoire du sucre et du tabac comme les systèmes viscéraux de son économie.

---

6 Ortiz utilise ici le terme *adelantados*, autrement dit le plus haut représentant politique, militaire et judiciaire de la couronne en Amérique espagnole durant la conquête et la première colonisation.

## TABLE DES MATIÈRES

Note du traducteur	5
Introduction	11
Controverse cubaine entre le tabac et le sucre	21
Chapitres complémentaires	159
Histoire, ethnographie et transculturation du havane & Débuts du sucre et de l'esclavage des noirs en Amérique	
Chapitre I	161
De la « Controverse » et de ses chapitres complémentaires	
Chapitre II	165
Du phénomène social de la « transculturation » et de son importance à Cuba	
Chapitre III	173
Des graines de tabac	
Chapitre IV	175
Du peu de nicotine du tabac cubain	
Chapitre V	181
Des informations que donna un jésuite au sujet du tabac et de ses vertus	
Chapitre VI	185
Du tabac et du cancer	
Chapitre VII	187
De la manière dont les Européens découvrirent le tabac à Cuba	
Chapitre VIII	207
Du tabac chez les indo-antillais	
Chapitre IX	341
De la transculturation du tabac	
Chapitre X	461
Du couplet andalou sur le havane	

Chapitre XI	463
Du mot <i>cañal</i> et d'autres mots du langage sucrier	
Chapitre XII	471
Des débuts de l'industrie sucrière en Amérique	
Chapitre XIII	487
<i>Cachimbos</i> et <i>cachimbas</i>	
Chapitre XIV	489
Du début de la traite des Noirs esclaves en Amérique, de sa relation avec les engins à sucre et des insultes dont fut abreuvé Bartolomé de Las Casas	
Chapitre XV	577
Des trois présences du colonat sur la scène sucrière cubaine	
Chapitre XVI	579
Du capitalisme privilégié qu'a toujours connu l'engin à sucre	
Chapitre XVII	601
Des premiers embarquements transatlantique de sucre	
Chapitre XVIII	605
Du « tabacano » et du fumeur	
Chapitre XX	607
De la façon dont le havane partit à la conquête du monde	
Chapitre XXI	669
Des <i>tubanos</i> de tabac	
Chapitre XXII	673
De la manufacture du cigare havane en 1850	
Chapitre XXIII	675
Du premier soulèvement de Noirs en Amérique	
Chapitre XXIV	687
De la betterave, cette ennemie	
Chapitre XXV	693
Du « cigare havane », qui est le meilleur au monde, et du « sceau de garantie » de sa légitimité	



Avec *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*, Don Fernando Ortiz offre le grand livre de Cuba publié pour la première fois en français.

Il a parfois été salué comme un pionnier des études africanistes, mais il a été plus que ça : il a été le Maître. Plus qu'un grand homme de science, il a été quelqu'un qui a mis la science au service de sa patrie, de l'humanité et des relations entre l'Afrique et l'Occident. La présence de Fernando Ortiz nous dominera toujours par sa volonté d'amour des hommes.

**Roger Bastide**

Peu d'hommes ont consacré une aussi longue période de vie à un idéal de solidarité et de fraternité humaines que Fernando Ortiz.

**Jean Price-Mars**

*Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*. Vous avez entre vos mains un ouvrage monumental. Fernando Ortiz est le premier à expliquer l'identité cubaine par la route du tabac et du sucre. Par le concept *Transculturation*, Ortiz a pu confronter données historiques et démographiques à des considérations géographiques. Il les a intégrées dans un ouvrage qui, inspiré d'une forme dialogique issue de la musique cubaine, propose une expérience de la diversité et de la traversée des cultures. Une véritable genèse qui éclaire de si belle manière les choses.

Fernando Ortiz Fernández, né le 16 juin 1881 est mort le 10 avril 1969 à La Havane. Célèbre ethnologue et anthropologue cubain, il est désigné comme le troisième découvreur de l'Amérique, après Christophe Colomb et Alexander von Humboldt, en raison de l'abondance et l'importance de ses recherches.